

**“Comme
un papier
tue-mouches
dans une
maison
de vacances
fermée”**

La Parole Errante
à la Maison de l'Arbre
9 rue François Debergue
Montreuil 93100



de mai 68 à... CHANTIER

**“Et j’ai fini en
écrivain des
romans policiers.
Ce qui est une autre
forme d’histoire”
*Marie-Noëlle
Thibault***

Propos recueillis
par Pierre Vincent Cresceri
et Stéphane Gatti
Rédaction et mise en forme
Benoit Francès

Entretien
avec
Marie-Noëlle
Thibault

3

“...et j'ai fini en écrivant des romans policiers”

Vincennes, l'espoir et l'échec. Concession du pouvoir, radicale remise en cause de l'université des mandarins, théâtre des luttes idéologiques, la Faculté de Vincennes attire à elle toute la flamboyance de Mai 68. Marie-Noëlle Thibault, jeune historienne passée par l'Union des étudiants communistes, s'y engage avec passion : c'est l'occasion de renverser les routines de l'enseignement, d'ouvrir sa discipline au présent, d'apprendre des étudiants autant voire plus qu'on ne prétend leur apprendre. Mais le mouvement, incontrôlable, pouvait-il épouser cette rénovation de la transmission du savoir, fut-elle à la fois audacieuse et concrète ? Projet fou, sans doute, que Vincennes, mais malgré tout étroit pour les révoltés de Mai en quête des mots pour dire le monde et des formules pour le changer. Cependant que cette Faculté devient la hantise de la classe politique, de la droite au PC qui n'y voient que scandales et désordres à juguler, l'historienne assiste aux affrontements des groupes d'extrême gauche qui lui semblent perdre de vue les enjeux immédiats et mimer une révolution factice. Mais si Vincennes est le lieu des questions, il n'est pas celui des réponses. L'établissement en fut une ; Marie-Noëlle Thibault, pour sa part, « sort » de Vincennes avec l'expérience des Cahiers de Mai puis l'entrée à la CFDT, alors riche instrument d'une contestation syndicale dont les derniers feux sont la lutte des sans-papiers du Sentier, en 1980. La même année, le pouvoir transfère « Vincennes » à Saint-Denis ; on détruit les bâtiments.

“Et j’ai fini en écrivant des romans policiers. Ce qui est une autre forme d’histoire.”

Je suis arrivée à Vincennes dans les toutes premières. Vincennes a été créé par Edgar Faure comme un centre universitaire expérimental hors droit : nous n’étions pas soumis au régime commun. Cette décision a eu lieu à l’été 68. Pour créer l’université, le ministère a choisi un noyau assez peu nombreux, ils étaient une vingtaine, d’enseignants cooptant parmi lesquels il y avait Jean Bouvier, professeur d’histoire économique. C’est lui qui m’a appelée comme assistante. J’ai commencé à y travailler à partir de janvier 69. 5

L’échec d’une expérience porteuse d’avenir

Pour moi, Vincennes a été une expérience à la fois complètement extraordinaire et un total échec. Ce sont des souvenirs inouïs. Je trouve assez étonnant que cela n’ait pas donné lieu à des livres de mémoire, ou très peu, pour raconter ce qu’il se

passait vraiment. C'était tous les jours le théâtre permanent. Tous les jours, il se passait des choses. C'était un lieu complètement hors de la norme, et cela n'a pas été raconté : pas de films ou très peu, peu de livres de souvenirs, pas de romans. C'est assez étonnant. C'était un milieu tout à fait foisonnant. Ce qui me frappe, c'est ce folklore qui était extraordinairement fort, et pour ma part, dans la mesure où j'ai un certain sens de l'humour, je trouvais cela plutôt drôle à vivre. Mais c'est vrai que beaucoup d'enseignants qui étaient venus – je parle des historiens que j'ai très bien connus – avec une véritable passion pour la réforme des études et des universités l'ont assez mal vécu parce qu'ils manquaient étonnamment de sens de l'humour. Quand ils prenaient des coups sur la figure, ils n'avaient pas beaucoup de recul et ils ne trouvaient pas cela normal. Il y avait ce mélange tout à fait étonnant de choses incroyablement folkloriques et de choses porteuses d'avenir : une volonté de novation, un engagement dans le travail.

26

Vincennes a été installée sur un terrain militaire avec un bail court. Dès la création, il était entendu que cela n'allait pas durer et dès qu'Edgar Faure s'est estompé, que la droite plus classique est revenue au pouvoir, il n'y a eu qu'un seul objectif : faire disparaître Vincennes. Finalement, ils y sont tout à fait parvenus. Ce qui laisse une amertume énorme est que notre système universitaire est d'un archaïsme invraisemblable, que Vincennes était porteuse de toutes les réformes dont le système universitaire a besoin. Mais la droite – et je ne parle même pas de la gauche – était incapable, sauf des hommes comme Edgar Faure, de comprendre que les réformes se passent dans le mouvement, qu'il fallait jouer sur le mouvement, quitte à avoir des scènes totalement folkloriques. C'est vrai, Badiou ou Judith Miller ont donné des unités de valeur à des chevaux ! Ce n'est pas la mort, tout le monde s'en fiche. Il fallait passer à travers ce genre de choses. Oui, il y a eu à Vincennes des bagarres con-

tinuelles ! Oui, les gens ont ouvert les plafonds ! J'ai lu, récemment, que c'était parce qu'ils craignaient les micros de la police. Dans mon souvenir, c'est parce qu'ils voulaient y cacher des armes. Mais, de toute façon, les armes n'ont jamais été là. Il y a eu toute une logorrhée autour de Vincennes qui a horripilé les gens d'ordre dont l'objectif numéro un a été de la casser et de rétablir l'ordre. Vingt ou trente ans après, ils essaient de réformer une fois qu'on a rétabli tous les mandarins et l'ordre. C'est, maintenant, bien plus difficile de dire aux mandarins : « Faites-vous hara-kiri. » Alors qu'à l'époque, les mandarins étaient aux trois quarts morts. Il ne restait plus grand-chose à démolir pour arriver à faire passer une réforme vraiment en profondeur dont la Fac était porteuse. Elle était porteuse d'un avenir extraordinaire. On a tout cassé et, maintenant, on vient nous parler d'autonomie des universités. Vincennes était autonome. Alice Saunier-Séité et Giscard-d'Estaing n'ont eu de cesse qu'elle rentre dans le droit commun et qu'elle abandonne l'autonomie. Aujourd'hui, on ne se rend pas compte à quel point c'était casser un certain nombre de cadres. C'était une Fac ouverte très tard le soir pour permettre aux salariés de venir, ce dont toutes les autres Facs se foutaient totalement. On soignait les cursus de façon à ce que les gens qui ne venaient que le soir puissent faire leurs études intégralement. Ce qui posait des contraintes considérables pour les enseignants. On ne s'en rend pas compte, mais la Fac a été faite avec des gens qui étaient prêts à renoncer à tous leurs privilèges d'enseignants du supérieur. Personne n'en parle. Les calculs des heures n'étaient plus faits de la même manière. Les enseignants mettaient les heures de cours en commun et se les répartissaient indépendamment de leur grade. C'est impensable aujourd'hui ! Il n'y avait aucune différence selon les grades universitaires entre les assistants ou les professeurs titulaires de chaire : ils faisaient le même type

7

d'enseignement, ils avaient le même type de rapport avec les étudiants, il n'y avait aucun rapport d'autorité. À l'intérieur des collectifs enseignants, tout était débattu collectivement, aussi bien les programmes que les méthodes pédagogiques, que les horaires. Aucun professeur ne disait : « Je ne veux pas enseigner le soir. » Du coup, les charges enseignantes étaient beaucoup plus lourdes que dans une Fac normale. C'était la seule Fac où les enseignants avaient des rapports personnalisés avec leurs étudiants et restaient très longtemps avec eux, comme dans les Facs américaines, paraît-il. À Vincennes, on avait des moyens extraordinairement limités, mais on faisait des heures de présence très importantes qui n'ont jamais été comptées. Il n'y a jamais eu d'heures supplémentaires dans cette période-là, on se considérait comme des gens payés au mois.

Il y avait le travail que faisaient les enseignants, les axes sur lesquels on avait réuni des volontaires. La base du volontariat était qu'on voulait changer les choses. Ce qui était impressionnant, c'est qu'on voulait une autre université, mais qui étaient ces gens qui voulaient une autre université ? Le noyau cooptant, c'étaient des mandarins. Dans ma spécialité, une femme comme Claude Mossé, qui était un des phares de l'enseignement de l'histoire grecque en France, ou Jean Bouvier, qui était un des phares de l'enseignement de l'histoire économique en France, avaient des chaires auparavant — ils n'avaient pas attendu Vincennes pour faire carrière — et ils étaient mus par une volonté très forte de citoyens qui voulaient changer les choses. Je parle de l'histoire, mais le département de philosophie a réuni des noms absolument extraordinaires, la littérature et la sociologie aussi. Il y a eu là un rassemblement d'une génération intellectuelle brillantissime. La génération était brillante, ce qui n'est plus le cas aujourd'hui, et ce qu'il y avait de plus brillant dans cette génération s'est retrouvé ici.

Sortir des fiefs

En histoire, deux choses nous avaient réunis. La première, c'est qu'on voulait faire une université du monde contemporain. C'est ainsi que Vincennes avait été défini. Pour nous, les historiens, cela voulait dire quelque chose de très précis : on arrêta d'enseigner selon cette espèce de découpage chronologique qui est abominable en histoire — l'histoire ancienne, l'histoire du Moyen Âge, l'histoire moderne et l'histoire contemporaine — où chacune de ces périodes est une espèce de fief sur lequel règne un certain nombre de mandarins. L'enseignement de l'histoire est un enseignement coupé en territoires. Enseigner le monde contemporain pour les historiens voulait dire définir ensemble ce que l'on enseigne. Par exemple, une enseignante comme Claude Mossé se posait la question de ce qui dans l'histoire grecque intéresse le monde contemporain : « Qu'est-ce que j'enseigne à des gens qui ne vont pas devenir des enseignants d'histoire ancienne ? »⁹ Aujourd'hui, l'histoire ancienne est enseignée à des gens dont on suppose qu'ils deviendront un jour des enseignants d'histoire ancienne. L'enseignement universitaire est consanguin : il vise à reproduire des enseignants. On voulait casser cela et dire : « Nous allons avoir comme étudiants des gens qui n'enseigneront jamais ni l'histoire ancienne ni n'importe quelle autre forme d'histoire. Qu'est-ce qu'on leur livre comme enseignement qui va être utile dans leur vie de citoyen contemporain ? » Un enseignant d'histoire contemporaine discutait avec Claude Mossé, les différentes périodes discutaient entre elles. On essayait de travailler et de faire nos programmes en fonction de cela. Sur l'histoire grecque, il y avait évidemment plein de choses sur la démocratie grecque, l'esclavage et aussi

l'histoire de l'art. L'objectif était l'histoire du monde contemporain. Ce qui change énormément le point de vue. Cela a totalement disparu. Aujourd'hui, l'enseignement de l'histoire est revenu aux grandes périodes, à cette espèce d'enseignement pour la formation des professeurs. Du coup, il est en voie de disparition. À Saint-Denis, il n'y a plus d'étudiants. La deuxième idée très forte sur laquelle on a tenté de travailler était la redéfinition des limites entre les disciplines. Les disciplines universitaires ont été définies au XIX^e siècle. C'est très important : cela définit un certain type de savoir et d'articulation des savoirs. Tout le monde travaillait sur le thème de l'interdisciplinarité avec cette idée qu'elle permettrait de redéfinir les limites du savoir et, peut-être, redéfinir de nouvelles disciplines. C'était le mot d'ordre à Vincennes, mais cela s'est soldé par un échec total. On a aussi refusé le concept d'université de sciences humaines. On a été la première université à avoir un département de droit, de sciences économiques, de mathématiques. C'était un très bon département, et pas du tout un gadget, avec des mathématiciens géniaux comme Jacques Chevalier et Guedj. L'idée était de les intégrer à l'intérieur de la réflexion interdisciplinaire et de la redéfinition des limites. Cela n'a pas marché, cela a crevé...

Pendant trois, quatre ans, cela s'est très bien passé. Les rapports étudiants-enseignants étaient vraiment passionnants. En histoire, on a la certitude d'avoir un savoir, un métier qui, en plus, est transmissible. Un historien de droite, s'il dépouille une série de sources tout à fait nouvelles et rend compte de ce travail, est lisible par un historien de gauche qui va apprendre énormément de choses. On fonctionne de façon très différente des sociologues. En histoire, on a gardé pendant toute cette période la notion d'un savoir à transmettre. Par contre, ce qui était tout à fait nouveau, c'était le fait que ce savoir n'existait pas sous une forme unique dont nous étions détenteurs. C'était l'idée que ce

savoir pouvait exister sous des formes multiples, être le fruit d'expériences multiples qui étaient très éloignées des nôtres, et qu'il pouvait se communiquer de façon beaucoup plus égalitaire. Il y avait des pans entiers d'UV qui étaient animés par d'autres personnes que des historiens ou des profs. Mais c'était toujours dans un travail en collaboration avec des profs. On constatait la présence de savoirs multiples à l'intérieur de l'UV et l'on organisait notre plan de travail sur l'année en fonction de cela. On donnait la parole à toute une série de gens qui n'étaient pas du tout enseignants. Cela impliquait toujours de la part de l'enseignant au moins autant de travail que s'il avait fait le cours. C'est important parce qu'il y a eu aussi à Vincennes des formes de démission complète : « Pourquoi tu ne ferais pas mon cours ? » Les enseignements étaient à l'année. Aujourd'hui, cela se fait par semestre. Dans les premières années de Vincennes, personne n'arrivait avec un plan pour l'année en disant : « Prenez note de ce que je vais vous faire. » Une première discussion collective aboutissait à la mise au point d'un programme de travail sur l'année, qui était d'ailleurs remaniable en cours de route en fonction de la façon dont cela fonctionnait. Dans ce travail sur l'année, on intégrait toujours la participation d'untel ou d'untel. Ce n'était pas des exposés scolaires. C'était la prise en compte d'un cours ou de plusieurs cours sur la base de savoirs antérieurs. C'était intéressant. Cela tirait l'histoire sur d'autres chemins.

11

Vous n'avez pas abordé ce qui se jouait au sein des rapports entre étudiants et enseignants. Vous avez parlé des objectifs d'évolution propres aux disciplines, en particulier l'histoire. Est-ce qu'il y avait une dimension de coproduction, de collaboration ? Qu'est-ce qui était imaginé pour faire éclater ce rapport-là ?

Cela ne fonctionnait pas du tout sur le mode des Facs tradition-

nelles. Par exemple, les collectifs enseignants étaient toujours ouverts. Il y avait toujours des étudiants qui y assistaient. Je ne me souviens pas si c'était totalement institutionnalisé, si les étudiants étaient élus par d'autres étudiants. Je ne crois pas. Je crois que c'étaient des collectifs ouverts à qui voulait venir. C'est très important d'être sous le regard des étudiants quand on fonctionne en mode professionnel. Les collectifs enseignants, aujourd'hui, ne traitent que d'une seule question : les postes... Ils ont d'ailleurs été, de nouveau, complètement hiérarchisés. Vous avez des collectifs de professeurs titulaires de chaires, des collectifs de maîtres de conférence. Il n'y a plus de collectif général, cela n'en vaut pas la peine ! On pourrait dire que le rapport nouveau aux étudiants passait par plusieurs choses. D'abord par la destruction de la hiérarchie corporatiste des enseignants. Tout le monde était sur le même plan. Du coup, il était difficile de maintenir une barrière hiérarchique avec les étudiants.

12 On enregistrait les expériences professionnelles : cinq ans d'expérience équivalaient à un examen d'entrée. L'idée était, évidemment, de ne pas recevoir tous les gens qui avaient été recalés au Bac et qui seraient passés automatiquement à Vincennes. On avait du même coup un public que plus aucune Fac n'a aujourd'hui en France. La moyenne d'âge était très élevée. J'étais très jeune, c'était mon premier poste à l'université. J'avais enseigné seulement deux ans en lycée auparavant. Je devais avoir vingt six ans. J'apprenais beaucoup de mes étudiants. C'étaient des hommes ou des femmes qui détenaient un savoir qui n'était pas le nôtre, qui était quelquefois beaucoup plus important que le nôtre. Je me souviens d'avoir eu des étudiants qui en savaient beaucoup plus que moi sur tel et tel sujet qu'on abordait en cours. J'ai eu un permanent d'un syndicat international de l'alimentation qui sur un certain nombre de choses en savait plus que moi. Au-delà du discours abstrait, cela

oblige à poser les rapports enseignants-enseignés dans des termes totalement différents. Le professeur qui se prend pour un professeur, dans un cas comme ça, il saute. C'est parce qu'on avait d'autres étudiants qu'on a fonctionné autrement. C'était notre volonté aussi. Mais on aurait eu en face de nous des gamins qui sortaient du Bac, je ne pense pas qu'on aurait pu fonctionner autrement.

Vous parliez d'une forme de positivisme naturel des historiens. En quoi une expérience comme Vincennes a eu des effets sur les savoirs historiques ?

L'expérience a été beaucoup trop courte pour avoir ce type de répercussion. C'est pourquoi on se retrouve aujourd'hui dans une situation aussi bloquée au niveau universitaire. Il y a nos responsabilités, et, évidemment, les responsabilités gouvernementales. Franchement, à partir du moment où on a donné ce jouet à Edgar Faure, le reste de l'institution n'a eu de cesse que de casser l'expérience. Ce qui est une vision incroyablement à courte vue. Ils étaient polarisés autour des aspects les plus caricaturaux, les plus violents – les UV à un cheval. Le cheval ne s'en porte pas plus mal. Tout le monde s'en fout. Vous vous souvenez de l'histoire que cela avait fait, les titres des journaux ? Un travail extraordinaire avait été engagé. Il ne faut pas en rester à l'aspect folklorique. L'aspect folklorique nous a conduit vers deux choses : cela a servi de prétexte pour tout casser. Et ensuite, cela pose le problème de l'extrême gauche parisienne.

13

68, avec et contre Vincennes

Il y avait évidemment le contexte de 68. Il était indispensable : il n'y aurait pas eu 68, il n'y aurait pas eu Vincennes. Mais il nous a posé d'énormes problèmes. La très grande majorité des militants organisés à l'intérieur du mouvement maoïste ou à l'intérieur du mouvement des comités de base – il y en avait de toutes sortes – s'intéressait relativement peu à ce qui se passait dans le domaine de la transmission du savoir. Il y avait des AG très fréquentes, évidemment, avec des discours imparables du genre : « Aujourd'hui, nous sommes en train d'empêcher l'enseignement de se produire à Vincennes, donc demain, nous serons capable d'empêcher l'enseignement de se produire dans toutes les universités. Et si l'enseignement ne se transmet pas dans toutes les universités, la révolution est pour demain. » On entendait cela très souvent. Il y avait une illusion forte et des gens qui y croyaient vraiment. Les gens qui avaient ce discours ne s'intéressaient, évidemment, pas du tout à ce que l'on essayait de faire sur la question de la refonte des disciplines, etc. Cela leur paraissait le comble du réformisme, cela n'était même pas nommable. Je me souviens d'avoir discuté avec des maoïstes et d'avoir dit : « Non, vous n'êtes pas comme le poisson dans l'eau. Vous êtes comme le poisson rouge dans le bocal. » Et Vincennes était le bocal. Est-ce qu'Edgar Faure l'a voulu comme ça ? Je ne sais pas. En tout cas, cela a joué comme lieu d'attraction et donc d'enfermement de tous les groupuscules radicaux. Je pense que dans les autres universités, à l'échelle française, il n'a pas dû se passer grand-chose. Dès qu'un étudiant se pensait radical, il venait à Vincennes. Pour la droite, c'était devenu une cible. Il fallait rétablir l'ordre. C'est vrai que c'était un désordre formidable. Mais je suis fondamen-

talement convaincue que seul le désordre est créatif. C'était un désordre formidable, il fallait le supporter. Mais on était une cible pour la droite, du PC à la 2^e DB ! Le PC venait très fréquemment remettre, vigoureusement, de l'ordre. Tout le monde est venu remettre de l'ordre vigoureusement, y compris la 2^e DB qui a fait deux opérations de nettoyage de la Fac. C'est là que Terray et moi arrivions précipitamment en disant : « Nous sommes pour la tenue d'un débat démocratique. » Mais il y avait aussi des affrontements entre maoïstes, trotskistes. Il y avait un aspect d'affrontements physiques... Une semaine tous les mois, la Fac était occupée par quelqu'un.

Les enseignants de Vincennes, comme le reste du monde politique, étaient démunis pour dire ce qui s'était passé en 68 parce que cela leur avait échappé, comme cela avait échappé à tout le monde. Il y a eu une déception profonde chez les étudiants qui sont venus : là comme ailleurs, les enseignants avaient des savoirs, mais, en même temps, l'ouverture sur le monde contemporain allait prendre du temps. Les étudiants de cette génération ont pensé, à tort ou à raison, qu'il y avait toujours la possibilité que cela bascule. Les trotskistes avaient appelé cela la « Répétition générale ». Il fallait aller vite.

15

Vous dites : on a cru que cela pouvait basculer pendant quelques années. Je suis d'accord avec vous, je n'ai pas perdu espoir tout de suite. Là où je suis nettement plus critique par rapport à tous ces groupes politiques, c'est que, s'il y a un endroit où cela ne pouvait pas faire basculer la société toute entière, c'était quand même Vincennes. Ce n'est pas à partir d'une fac qu'on fait basculer une société. Il y avait un aspect jeu de rôle. On venait jouer à la révolution à Vincennes, on ne venait pas la faire.

Il y avait un scénario, celui de Nanterre : « L'étincelle peut mettre le feu à la plaine. » Cela a joué inconsciemment. En tout cas, pendant la première année, Vincennes rejoue tous les scénarios de Nanterre dans un temps décalé. Effectivement, c'est un jeu, mais les médias jouent le jeu. Cela n'a pas marché, mais tout le monde joue le rôle.

16 Alors qu'à Vincennes, il se jouait autre chose. Et la dissociation entre les deux, le fait que les gens fortement politisés n'aient pas du tout saisi, compris ou voulu participer à ce qui pouvait se jouer à l'intérieur de la Fac a été un facteur quand même très important. J'ai une tendance forte à stigmatiser ce jeu de rôle, parce que je l'ai vu de très près. Terray et moi étions toujours les casques bleus. On venait quand il y avait la 2^e DB, mais aussi quand les trotskistes affrontaient les maoïstes, quand les maoïstes occupaient la Fac, quand il y avait des AG qui se terminaient par l'occupation de la Fac, on était toujours là. On a vu de la part des acteurs eux-mêmes le manque de sérieux. Ils ne croyaient pas au rôle qu'ils étaient en train de jouer. Glucksmann ne croyait pas à ce qu'il racontait. Mais il a joué un rôle important dans cette agitation superficielle. Je pense que Miller n'y croyait pas quand il criait : « Vive Nicoud ! » Ces gars-là n'y croyaient pas. Lévy était à la veille de se convertir. Ils étaient aussi en train de vivre et de jouer leur mort. Je ne crois pas qu'ils pensaient que cela allait basculer. Je crois qu'ils étaient en train de se donner du bon temps avant de mourir. Je suis très sévère à leur égard. Un prof de philo qui forme un groupe politique à partir des étudiants de son UV, vous appelez cela comment ? Ils savaient qu'ils étaient morts. J'ai vu des saloperies incroyables. J'ai vu un malheureux militant communiste coincé dans un coin, tabassé et jeté par la fenêtre. Heureusement, c'était le premier étage. Ils jouaient leur mort ! Ils se préparaient à retrouver les couloirs ministériels et prési-

dentiels sous une forme ou sous une autre. Je n'ai pas de tendresse pour eux. Ils nous ont, certes, beaucoup amusés. C'était drôle, ils n'en étaient pas conscients, mais c'était franchement drôle. Entendre des pontes de la révolution maoïste expliquer que la défense du petit commerce était un des maillons forts de la révolution en cours... Dès qu'on avait des écrans, ils étaient maculés de slogans. Vous ne vous souvenez pas de « Israël, poubelle à juifs » qui est resté des mois ?

S'est mise en place sur Vincennes une culture où ce sont les communistes qui ont accepté le jeu de la gestion du pouvoir et où les autres ont essayé de faire fonctionner les collectifs enseignants et de mettre en place de nouvelles pratiques. C'est cela qu'on pouvait voir aussi...

En tout cas, on s'était battu pour que le Snesup, la forme d'organisation syndicale qui avait, à l'époque, un rôle assez important dans le contrôle de la gestion centrale, soit une section unique pour toute la Fac. Alors que, si vous vous en souvenez, le PC se battait pour qu'il y ait des sections du Snesup par discipline, ce qui lui aurait permis de gérer tranquille. Mais il a été battu là-dessus. Une fois qu'on l'a battu, on n'a pas été capable de faire grand-chose. Après la tentative du PC, on a eu des doyens qui n'étaient plus PC. Le PC a perdu pendant un laps de temps assez long. L'affrontement avec le PC, c'était 69 et début 70. Après le problème était réglé, le PC n'était plus maître du jeu. Mais le jeu a quand même éclaté.

17

Comment est-ce devenu peu à peu, en histoire, le centre du révisionnisme historique avec les travaux de Furet, de Courtois, etc. ?

Ces gens-là n'étaient absolument pas soixante-huitards. C'est

ce qui s'est passé en 68 qui les a cristallisés. Il y a eu une contre-révolution au niveau intellectuel et historique. On a été battu. Il ne faut pas engager de bataille à la légère. Ce n'est pas nous qui l'avions engagée, mais on l'a menée et on l'a perdue. Ce n'était pas un jeu, c'était dans la vie réelle et, dans la vie réelle, quand on est battu... Cela prend trente ans pour refaire. Furet, c'est la défaite de Vincennes. Courtois est l'élève direct d'Annie Kriegel. Les gens jouaient, mais ce n'était pas un jeu. Une chose m'a fait saigner, vraiment, j'avais envie de pleurer. C'est une histoire drôle, comme toujours quand on a envie de pleurer. C'est une histoire que m'a racontée Passeron qui enseignait à Vincennes. C'était l'époque de la dictature en Argentine. Il est invité par la CGT argentine à faire un voyage et rencontrer des gens de façon plus ou moins clandestine. Le voyage n'était pas clandestin. J'imagine qu'il a été invité universitairement, que la CGT argentine l'a contacté et lui a dit : « On voudrait bien vous rencontrer. » Il me dit : « La réunion était préparée dans les conditions qu'on peut imaginer. C'est une vraie dictature où quand on perd, on se fait flinguer. » On n'est plus dans le domaine du jeu vincennois. Donc, conditions de clandestinité réelles. Il arrive à la réunion des syndicalistes argentins et la première chose que les types lui demandent : « Alors, où vous en êtes à Vincennes ? » Quelle horreur ! La responsabilité qu'on a eu, de jouer comme des imbéciles, comme des gosses. C'est vrai que les enjeux étaient considérables. Vous vous rendez compte ! On a perdu et derrière, c'est Mitterrand et 1989, ce bicentenaire scandaleux. On a perdu pas seulement à Vincennes : on a perdu sur l'héritage de 68. Une part importante de l'héritage de 68 s'est jouée là et a été perdue. Il y en a toute une autre part dans les usines. Des histoires comme cela me crèvent le cœur. Le décalage entre ce petit marquis de Glucksmann, pontifiant dans ses AG, et ces syndicalistes argentins qui attendaient de savoir ce qu'on allait faire à

Vincennes, et Badiou qui fait son groupe politique avec les étudiants de son UV ! C'est lourd.

Et Saint-Denis ?

J'ai fait toute ma carrière à Vincennes-Saint-Denis. J'ai fini dans le désespoir noir. Maintenant, je suis à la retraite, j'ai pris ma retraite dès que j'ai pu. J'ai vu la restauration lente et inéluctable des formes les plus archaïques de mandarinat. Voir des jeunes de trente ans dont l'espoir numéro un est d'être mandarin un jour, et prendre tous les moyens pour y arriver. Entendre un professeur titulaire d'histoire dire : « Ce poste est celui de MON assistant ! » On ne m'avait jamais dit cela, même avant 68. Affreux. En plus, le décalage est immense entre le public et cette Fac sclérosée. C'est à désespérer. La seule chose qui restait intéressante à Saint-Denis était le recrutement. On avait affaire à des étudiants qui étaient des gars du coin, et c'était intéressant. Je me suis toujours battu pour essayer de leur fournir un enseignement adapté. Vous pensez bien que ces gars-là ne vont pas finir professeur titulaire de chaire à Paris VIII ou à la Sorbonne. J'en ai croisé un dans un parking où il n'y avait personne, et il m'a fait peur ! Il me suivait dans le parking, j'étais un peu inquiète. Je prends l'ascenseur, un grand magasin en pleine semaine, il n'y avait personne, il court pour entrer dans l'ascenseur en même temps que moi. Je n'en menais pas large. Il avait des chaussures coquées, le marcel, etc. Il entre dans l'ascenseur et il dit : « Madame Thibault, vous ne me reconnaissez pas ? » J'étais soulagée. Je lui dit que je ne le reconnais pas du tout. Il me dit : « J'ai fait toutes mes études avec vous, j'ai adoré. » – « Et qu'est-ce que vous faites maintenant ? » – « Je suis ingénieur du son dans un groupe de rap. » Je trouve cela très bien, je suis enchantée. Je n'enseigne pas pour former des pro-

19

fesseurs de Fac. Et je trouve qu'à Saint-Denis, on ne devrait pas enseigner pour former des professeurs de Fac. Il me dit : « Mon groupe de rap s'est formé dans votre UV. » Encore mieux. Formidable. Cela justifie une carrière pour moi, ce qu'il en reste, une fois que tout le reste a été cassé. Je suis avec beaucoup d'ironie les discours actuels sur la réforme universitaire. Pour moi, le moment de faire un vrai changement a été loupé en 69-70. Je trouve que la droite a toujours dans l'idée qu'on réforme dans l'ordre, et ce n'est pas vrai. Avec tout ce qu'ils ont fait pour restaurer les mandarins, je leur souhaite bien du courage. Nous, au moins, on les avait fait disparaître, dans les quelques espaces où l'on avait du poids.

20 Qu'en est-il resté ? Peut-être une petite ouverture. Il est resté sans doute un certain nombre de choses : la remise en cause de ce qui fonctionnait avant, c'est-à-dire les certificats et des examens extrêmement massifs, le système des unités de valeur que nous avons inventé sur un modèle américain, je pense. C'est passé, mais ce n'est sûrement pas la chose la plus intéressante qu'on avait faite. L'ouverture théorique aux salariés aussi, mais pour ce qui est de la pratique, cela n'est pas resté. Même Saint-Denis qui a voulu reprendre le flambeau n'a plus aucun rapport avec le recrutement social de Vincennes. On a été la première Fac à accepter les gens sur la base de leurs expériences professionnelles et non pas sur la base d'un examen d'entrée en Fac. C'était très important. Aujourd'hui, l'examen d'entrée a été rétabli partout.

Pour une discipline aussi ancienne que l'histoire, c'est vraiment affreux. En plus, c'est une discipline, sous son aspect traditionnel, dont je vous assure que les jeunes de Saint-Denis n'ont rien à faire. Quand on fait l'enseignement de l'histoire classique dans cette université, on fait un sous-enseignement. Une fois, on a fait un cours en première année avec une enseignante de moderne. Les cours à plusieurs, cela vient aussi de Vincennes.

Avant Vincennes, jamais : le rapport de l'enseignant à son public était sacro-saint. On a lancé les cours à plusieurs, entre autres, en même temps que les cours avec des intervenants extérieurs. Les cours à plusieurs, c'est important parce que le rapport au savoir n'est pas le même quand il y a trois enseignants ou quand il n'y en a qu'un seul. On faisait ce cours et on avait comme ambition de faire un cours sur le passage de l'Ancien régime à la société capitaliste contemporaine. Faire un cours sur le passage, sur tout ce qui change. On fait une présentation et on se retrouve devant un silence de mort : aucune réaction, aucune intervention, rien du tout. C'est moi qui ai eu l'idée de dire : « On ne vous connaît pas, c'est la première fois qu'on se voit, donc vous n'avez pas de problème d'ego, ou de vous dire que le prof va mal vous noter. Je vous demande simplement : Louis XIV, quels sont ceux parmi vous qui ont entendu ce nom ? Pas qui c'était, où c'était, quand c'était, juste : est-ce que c'est un nom qui vous dit quelque chose ? » Les trois quarts, cela ne leur disait rien. Il est bien évident que quand on arrive en Fac avec ce public-là et qu'on essaie de leur enseigner l'histoire traditionnelle, on fait de la sous-histoire. On est payé comme des profs de Fac pour faire de l'enseignement de classe de 6^e, un enseignement ultra-scolaire. Il faut en sortir. Il faut obligatoirement en sortir.

Je voudrais dire un mot sur ce que Vincennes a représenté pour un certain nombre de gens. Un espoir incroyable. Je me souviens très précisément d'avoir eu un étudiant qui habitait Bordeaux, qui y travaillait et qui avait organisé son travail de façon à pouvoir venir deux jours par semaine à Paris pour faire ses études. Il n'avait pas d'autres possibilités. La continuité de ce travail qu'on avait entrepris était, bien évidemment, de rompre l'idée que le cursus des études doit être le même pour tout le monde : on commence à la communale et on termine à la Fac ou dans les grandes écoles, le tout entre zéro et vingt-

21

cinq ans. On voulait casser cela et affirmer que les gens vivent leur rapport à la connaissance, au savoir de façon individuelle, différenciée. Il y a des gens qui à quatorze ans en ont ras-le-bol de l'école. Il n'y a donc aucune raison de les tenir sous la menace d'un fusil sur les bancs de l'école. Par contre, si ces gens, à vingt-cinq ans, ont envie de reprendre des études, il faut tout mettre en œuvre pour qu'ils puissent le faire. Il faut ouvrir et casser ce moule insupportable qui fonctionne en France. C'est un moule où l'on enferme les adolescents, on les bourre jusqu'à ce qu'ils soient dans les grandes écoles et on les sort sur un modèle unique parce qu'ils n'ont jamais vécu, ils n'ont jamais rien vu, ils ont vécu tout leur apprentissage à travers l'école. On a commencé ce travail à Vincennes, mais il fallait, évidemment, l'étendre aux autres Facs et aux grandes écoles. Qu'on puisse entrer dans les grandes écoles à trente ou quarante ans sur la base d'expériences professionnelles. Ce qu'il en reste, ce sont des résidus. On avait encore quelques salariés quand j'ai quitté Saint-Denis pour prendre ma retraite. On les appelait « salariés », mais pour être tout à fait franche, la plupart d'entre eux venaient de l'enseignement. C'étaient des instits qui venaient refaire des études. Le caractère totalement novateur de l'expérience vincennoise a aussi avorté sur ce plan-là. L'interdisciplinarité a foiré. L'enseignement du monde contemporain a foiré. La seule chose qui reste, c'est l'introduction dans le domaine universitaire du théâtre, du cinéma, qui a commencé aussi à Vincennes. Cela a perduré, je crois, au moins dans un certain nombre de Facs.

La mémoire immédiate des *Cahiers de Mai*

J'étais aux Cahiers de Mai en même temps que j'étais prof à Vincennes. Vous vous souvenez de la cafétéria de Vincennes. C'était un lieu tout à fait étonnant. C'était un vrai lieu de mixité sociale. La droite a toujours parlé des vendeurs de drogue. Il y en avait. Je n'ai jamais pratiqué donc je ne sais pas bien, mais cela devait probablement être plus du shit qu'autre chose. Peu importe, il y en avait. Et il y avait aussi un paquet de gens... C'était étonnant. J'ai raconté l'histoire des ouvriers argentins, mais en France, il y avait une attraction pour Vincennes. En France, il y avait beaucoup de gens qui avaient l'impression qu'il s'y passait quelque chose d'important et de sérieux. Dans ce cadre, j'ai rencontré à la cafétéria un groupe de filles qui venaient de se mettre en grève et qui venaient à Vincennes chercher du soutien... Comment on fait quand on est ouvrière et qu'on se met en grève ? Elles ne savaient pas. J'ai commencé à discuter avec elles et je suis retournée à leur usine. C'était à l'IFP des Lilas. Dans le cadre des *Cahiers de Mai*, on les a beaucoup aidées. À la fin de cette grève, on les a aidées à faire une section syndicale qui a été une section CFDT. C'était des médicaments, donc la chimie. Le responsable du syndicat de la chimie parisienne m'a dit : « Pourquoi tu ne rentrerais pas à la CFDT pour faire le même boulot ? » J'ai dit : « Oui, pourquoi pas ? »

23

J'ai quitté le Snesup et je suis entrée à la CFDT, cela devait être en 71. Mais sur la base de mon expérience des *Cahiers*. Les *Cahiers*, j'ai commencé tout de suite après 68. Je n'étais pas au premier numéro des *Cahiers*, celui sur Nantes. Mais il me sem-

ble que je devais être au deuxième. Avant 68, mon engagement militant, c'était à l'Union des étudiants communistes, entre 61 et 65. C'est là que j'ai connu Shalit, à l'époque où nous étions en guerre ouverte avec le PC. Je n'ai jamais été orthodoxe. On a été dissous en 65 par le PC qui nous a dit : « On supprime toutes les cartes de l'UEC et pour reprendre une nouvelle carte, il faut que vous signez une lettre disant que vous vous êtes toujours trompés jusqu'à maintenant et que vous trouvez que le PC a toujours eu raison. » Bien sûr, je n'ai pas signé ça. À partir de ce moment-là, je n'ai pas été dans un groupe politique. Je me suis retrouvée aux *Cahiers*, puis au syndicat. Et je ne suis toujours pas dans un groupe politique.

24 *Les Cahiers de Mai, c'est aussi un espace de production de savoir, avec l'enjeu de l'enquête collective. C'est sans doute un jugement a posteriori, mais quand on lit aujourd'hui les Cahiers de Mai, très tôt est posée la question de la mémoire de 68 et, d'une certaine façon, c'est un peu un essai d'histoire immédiate, dans l'urgence. Comment cela a-t-il fonctionné pour quelqu'un comme vous qui était historienne ?*

Je ne sais pas comment cela bouge les choses, on n'a jamais un regard très juste sur soi-même. En tout cas, les *Cahiers* m'ont vraiment appris. Quand j'ai fait du syndicalisme ensuite, j'ai toujours fonctionné sur le mode des *Cahiers*. Ce qui fait qu'à partir de 81, je me suis barrée. Ce n'était plus gérable. Mais la CFDT, pendant dix ans, a été un lieu tout à fait étonnant dont je pense que les dirigeants n'ont, d'ailleurs, pas pris conscience. Les lieux CFDT que j'ai connus étaient stupéfiants d'ouverture, de possibilité de poursuivre un type de connaissance qui était celui des *Cahiers*. On n'arrivait absolument pas avec quelque chose de tout construit. La première grande grève de sans-papiers, que tout le monde a oubliée, c'est la CFDT parisienne

qui l'a pilotée. C'était en 1980. Et on a obtenu la régularisation de la totalité des ouvriers de la confection. Le Sentier en 1980, c'était onze mille syndiqués dans la confection. Les Turcs ont lancé ce mouvement. Il y avait environ deux mille Turcs dans la confection. Tous les ouvriers de la confection étaient sans-papiers. Ils sont venus voir la CGT pour qu'elle les soutienne. La CGT a dit : « Non, les sans-papiers ne devraient pas être sur le territoire. » Ils sont venus nous voir à la CFDT. C'étaient des anciens de la DISC, centrale syndicale turque qui était affiliée à la FFS, c'est-à-dire la même centrale internationale que la CGT. Donc, ils étaient évidemment proches de la CGT et ils n'avaient rien à voir avec une centrale catholique, chrétienne. Ils sont venus et on a accepté. Cela a été un mouvement extraordinaire, qui s'est terminé par la régularisation sur le critère du travail par Stoléru. C'est là-dessus qu'on s'était battus et là-dessus qu'on a gagné : contre le critère de la date d'entrée. À l'époque, on régularisait ponctuellement sur la base de la date d'entrée. Si vous aviez dix ans et si vous pouviez le prouver, ce qui n'était pas toujours évident, vous pouviez être régularisé. Là, on a obtenu une régularisation collective et une définition collective des critères. La CFDT a été un lieu étonnant. Le regard que je porte là-dessus maintenant, c'est que c'était un peu comme le coucou qui va pondre ses œufs dans les nids des autres oiseaux. À la limite, elle ne s'est jamais rendue compte de la richesse qu'elle avait en elle. Quand on est passé à Mitterrand, l'ordre a été rétabli dans la CFDT. Il n'y avait plus rien à y faire. Mais bien sûr que les *Cahiers* ont dû changer profondément notre façon de faire. Tellement profondément que quand j'ai arrêté de militer, vers 81-83, je ne suis plus parvenue à faire de la recherche historique. Je ne me suis pas trop interrogée là-dessus, mais je n'y suis plus parvenue. Et j'ai fini en écrivant des romans policiers. Ce qui est une autre forme d'histoire. Donc, oui, cela a changé ma façon de faire

25

de l'histoire, certainement !

Dans un numéro des Cahiers de Mai, il y a cette curieuse question posée : le socialisme doit-il être apportée de l'extérieur à la classe ouvrière ? Est-ce que ce sont les intellectuels qui l'apportent aux ouvriers ? Comment ça peut se faire ? Et finalement d'où vient la vérité ? Même si le langage des Cahiers était débarrassé des ornements trotskistes ou maoïstes, c'étaient finalement les mêmes questions : comment se positionner de façon juste dans des rapports d'écoute qui soient aussi créatifs, qui arrivent à poser des questions politiques ?

26

C'est la même chose que la transmission du savoir à Vincennes. Ce n'est pas d'une autre nature, il me semble. Il ne peut pas y avoir d'apport de savoir de l'extérieur ou, alors, il est intransmissible. On en revient quand même toujours à la question de Marx : « Qui formera les formateurs ? Votre savoir, vous le sortez d'où ? » C'est une grande question. On revient complètement sur la question que vous posiez sur les rapports qu'on avait avec les étudiants à Vincennes. En tout cas, aux *Cahiers*, je trouvais bien ma place. Et au syndicat aussi. Dans un parti politique, jamais sans doute. Après, l'histoire française, c'est l'histoire de notre échec. Que tout cela se termine sur Mitterrand, c'est tout de même quelque chose dont on n'est pas près de se relever. Quand on a été vidés par le PC en 65, un des aspects sur lesquels on a été vidés, c'était la candidature unique de Mitterrand. Déjà, à l'époque, on expliquait que c'était la mort assurée. On est partis en croyant qu'on allait mieux faire que la génération précédente, et cela n'a pas été le cas.



“...et j'ai fini en écrivant des romans policiers”